



Claude B. Levenson
**Tibet,
otage de la Chine**

Préface du dalai-lama

Nouvelle édition
mise à jour



Picquier poche

Extrait de la publication

Claude B. LEVENSON

*Tibet,
otage de la Chine*

Préface du dalai-lama

Edition mise à jour



*Éditions
Philippe Picquier*

REPORTAGES

Collection dirigée par
PIERRE-ANTOINE DONNET

*Les citations en tête de chapitre sont
du quatorzième dalai-lama.*

- © 2002, Editions Philippe Picquier
- © 2004, Editions Philippe Picquier
pour l'édition de poche
- © 2009, Editions Philippe Picquier
pour la présente édition

Mas de Vert
B.P. 20150
13631 Arles cedex

www.editions-picquier.fr

Photographies intérieures : © Jean-Claude Buhner
Page 75, haut, et page 223 : D.R.

En couverture : © Jean-Pierre Grandjean

Conception graphique : Picquier & Protière

Mise en page : Ad litteram, M.-C. Raguin – Pourrières (Var)

ISBN : 978-2-87730-718-5
ISSN : 1251-6007

Sommaire

| | |
|--|-----|
| Préface du dalaï-lama | 7 |
| Avant-propos de Pierre-Antoine Donnet ... | 9 |
| I. Découverte : premier voyage, premières rencontres. Entre émerveillement et doutes, des incertitudes | 13 |
| II. Un jeu de piste brouillé : des signes avant-coureurs et des signaux d'alarme, promesses avortées | 53 |
| III. Arrêt sur impressions éclatées : contradictions entre façade et réalités, la vitrine de l'ouverture et la répression rampante | 93 |
| IV. Le mirage du Ponant : ruée vers l'Ouest et chasse aux trésors | 141 |
| V. Le lac du Ciel : des oiseaux, des lamas et des rumeurs, des ruines et des sourires | 185 |
| VI. Le village du Tigre rugissant : Labrang et Kumbum, le lac Bleu, dunes et nomades, les « réserves » tibétaines | 243 |
| VII. Adieu Shangri-la : entre légende, histoire et volontarisme colonisateur | 293 |
| VIII. Le Tibet, tombeau de la Chine ? | 329 |

| | |
|--|-----|
| En guise de postface : Lhassa, la mémoire massacrée | 359 |
| Annexes : | |
| Cartes du Tibet | 402 |
| Déclaration d'indépendance de 1913 | 405 |
| Testament du treizième dalaï-lama ... | 408 |
| Appel du dalaï-lama du Tibet aux Nations unies | 414 |
| Glossaire | 419 |
| Bibliographie succincte | 421 |



THE DALAI LAMA

Préface

J'encourage souvent ceux qui souhaitent savoir ce qui se passe au Tibet à parler à ceux qui ont vu le Tibet de leurs propres yeux. Etant moi-même en exil depuis plus de quarante ans, je garde un souvenir très vif du Pays des neiges comme il était naguère, et en tant que leader du peuple tibétain, j'ai également des espoirs très clairs pour son avenir. Néanmoins, en ce qui concerne l'évaluation de la situation au présent et au cours des dernières décennies sous occupation chinoise, moi aussi je dois faire confiance aux témoignages d'autrui.

Claude Levenson est de longue date une amie active du Tibet et des Tibétains, parlant en faveur de notre cause chaque fois qu'elle le peut. Elle a écrit ce livre pour relater ses expériences et les changements qu'elle a observés au cours de visites régulières au Tibet entre 1984 et l'an 2000. C'est une période qui a été marquée par un allègement initial de certaines restrictions appliquées à la vie tibétaine, mais qui a été suivie ces derniers temps par la réimposition de nombreuses contraintes et, parfois, de nouvelles entraves, d'invention plus récente.

L'essentiel de ses observations porte sur la manière dont le mode de vie traditionnel tibétain est méthodiquement étouffé par la vague de sinisation. L'un des exemples les plus frappants est le transfert de populations chinoises sur le plateau tibétain, faisant ainsi des Tibétains une minorité en de nombreux endroits chez eux. Sa description de l'érosion systématique de l'identité et de la primauté de la culture tibétaine en son pays d'origine est plus qu'un motif de tristesse, c'est un cri d'alarme. Face à cette attaque en règle, le Tibet a plus que jamais besoin du soutien du monde extérieur.

En attirant l'attention sur la crise au Tibet, l'auteur suggère que la meilleure voie pour en sortir est que le monde extérieur encourage le développement de la démocratie en Chine. J'y souscris sans réserve. Cela permettra non seulement une autonomie authentique, mais ce sera également le fondement d'une paix durable et de la stabilité dans la région.

le 18 mars 2002

A handwritten signature in black ink, appearing to be the name 'Lorenz', written in a cursive style.

Avant-propos

Plus que jamais, le Tibet interpelle notre conscience. Il y a seulement vingt ans, la grande majorité d'entre nous, les Occidentaux, ne savions pas trop ce qui se passait derrière le rideau de bambou du régime communiste chinois. Nous ignorions l'étendue des exactions et des destructions commises à l'intérieur de la Chine et, plus encore, au Tibet. Aujourd'hui, ce n'est plus le cas. Grâce aux nombreux récits qui nous sont parvenus, nous savons bien que là-bas, sur le Toit du monde, au Pays des neiges, une tragédie se poursuit et un peuple agonise. Une civilisation se meurt, remplacée par une autre, laide, faite de matérialisme, de violence et d'une idéologie sans avenir. Le sort du Tibet nous concerne plus fort encore depuis les événements du 11 septembre 2001. Faudrait-il qu'au nom d'une lutte du monde prétendument civilisé contre le terrorisme dans le monde, la Chine ait désormais carte blanche pour poursuivre sa besogne dans l'indifférence générale ? Déjà rendues quasi muettes sur les événements du Tibet par le chantage économique que brandissaient

les autorités chinoises, les chancelleries occidentales détournent maintenant le regard et se font donc ostensiblement complices, la Chine étant devenue une alliée politique importante dans les grandes manœuvres engagées contre les « forces du mal ». Voici à l'œuvre la raison d'Etat et le cynisme des grandes puissances. Le Tibet ? Circulez, braves gens, il n'y a rien à voir.

Or, si le bouddhisme tibétain trouve une forme de renaissance dans nos sociétés occidentales, là-bas, la sinisation du Tibet se poursuit à marche forcée. Le 5 février 2002, symbole de l'emprise de la Chine sur le Tibet, a été achevé à Lhassa un énorme monument de béton commémorant la « libération pacifique du Tibet » par l'armée chinoise en 1951. L'édifice, une sculpture haute de trente-sept mètres en forme de fusée censée être « une représentation abstraite du mont Everest », a été installé juste en face du palais du Potala qui surplombe la ville, naguère la résidence d'hiver du dalaï-lama. L'ancienne capitale tibétaine n'est de toute façon déjà plus que l'ombre d'elle-même. Devant le Potala, les autorités chinoises ont construit une immense place qui rappelle celle de Tiananmen au cœur de Pékin, tandis que les maisons basses traditionnelles ont été rasées les unes après les autres. Pékin a décidé de construire une ligne de chemin de fer pour relier Lhassa au reste de la Chine. Quant au dalaï-lama, il dénonce inlassablement le « génocide culturel » commis dans son pays. Des centaines

d'opposants tibétains croupissent dans les camps de travail chinois.

Confrontée au silence des gouvernements, l'opinion publique doit réagir. Heureusement, il nous reste des témoins courageux qui parlent sans détours, derniers porte-voix d'un peuple martyr. Claude Levenson est de ceux-là. Ce livre représente la somme de ses nombreux voyages au Tibet et dans les zones ethniques tibétaines depuis 1984. Dans cet ouvrage, elle a volontairement mis de côté la démonstration militante et l'exposé politique au profit d'une narration d'une grande richesse sur ce qu'elle a vu, senti et entendu. C'est son cœur qui s'ouvre et qui parle. Elle nous livre, page après page, ses expériences, ses émotions, ses joies et ses craintes, ses pérégrinations sur le plateau tibétain, de Lhassa à Chigatsé, jusqu'à la frontière du Népal ou dans les marches du Tibet dans les monastères de Labrang et de Kumbum. Elle nous livre les petits secrets, les paroles d'espoir ou de désespoir, qu'elle a glanés au hasard de rencontres furtives dans les monastères, dans les villages ou sur les routes. Amie du dalai-lama, dont elle a été une biographe talentueuse, auteur de nombreux livres sur le Tibet et le bouddhisme tibétain, Claude Levenson nous explique pourquoi et comment « le Tibet s'est installé dans sa vie ». C'est pour nous une grande joie.

I

Découverte

*L'idéal est très important dans la vie.
Sans idéal, on n'avance pas – qu'on l'atteigne ou non
n'a guère d'importance.*

Dans la clarté de l'azur himalayen, l'immensité minérale façonne l'être à sa dimension. Image, magie – rives, dérives, rivages : dérive du rêve, rivages d'espace, vertige du temps. Au-delà de la formidable barrière montagneuse, l'horizon n'est qu'une escale sur le chemin, seul compte le cheminement vers la mythique cité des dieux. De l'avoir tant désirée, d'y avoir tant songé – merci, les grands devanciers qui l'ont vainement rêvée, Jacques Bacot, Segalen ou Prjevalski ; ceux qui l'ont vraiment abordée, père Huc, Alexandra David-Neel ou Giuseppe Tucci – le parcours se jalonne de pierres blanches, bornes de la mémoire. La mienne. Et le temps soudain acquiert une autre dimension, celle qui inscrit en filigrane l'arabesque ténue d'une interrogation. Quête d'une réalité différente, voyage dans le réel. Veiller, afin de ne pas être aveugle aux signes. Le sentier s'affermit à la cadence des pas, l'espace s'approfondit au rythme du cœur, et le regard s'épure en s'aiguissant à la lumière.

Des années plus tard, l'interrogation demeure, ne s'évanouit plus en poussière d'infini : dans les

hautes solitudes himalayennes, un peuple insoumis survit plus mal que bien, une civilisation est à l'agonie. Si rien n'est fait, rapidement, c'en sera fini : le chantier de construction du chemin de fer Golmud-Lhassa est ouvert et doit s'achever en 2007-2008. Il sera sans doute suivi par la mise en œuvre d'un autre projet encore plus pharaonique, le barrage sur le Yarlung Tsangpo, trois fois plus grand que celui des Trois Gorges, au pied de la Namchak Barwa, sur la grande boucle de ce fleuve qui prend le nom de Brahmapoutre quand il ressort en Inde, au bout d'une folle dégringolade à travers le plus profond canyon du monde – l'une des vallées secrètes et sacrées de la tradition tibétaine.

Il me revient des moments jamais racontés, des rencontres à l'abri des regards, des paysages à couper le souffle, des instants de complicité partagée, des regards qui en disent davantage que les mots, des témoignages d'autant plus poignants que maladroits ou pudiques. Des histoires de tous les jours, banales peut-être, et pourtant exemplaires. Parce que le Tibet, justement, demeure exemplaire : d'une expérience personnelle sans doute, mais aussi des contradictions du monde d'aujourd'hui, du malheur des uns et de l'irresponsabilité des autres. Le Tibet, celui que j'ai enfin découvert – si tard, en 1984 ! – n'existe déjà plus, il s'est dissipé comme une apparition trop brève soumise à la volonté de sinisation accélérée des autorités de Pékin qui l'ont militairement occupé. Comme s'il fallait

avoir jeté un regard rapide sur ce qui avait été, pour persister à dire ce qu'un gouvernement chinois s'entête à présenter comme une libération pacifique et que les principaux intéressés, les Tibétains, vivent comme une mise à mort délibérée de leur altérité.

Depuis des années, sans se lasser, le quatorzième dalaï-lama s'efforce de le faire comprendre : on l'écoute parfois, mais veut-on réellement l'entendre ? « Il importe avant tout de sauver le Tibet, car s'il n'y a plus de Tibétains pour jouir de leurs droits légitimes, à quoi bon l'autonomie ou même l'indépendance ? Le Tibet est une réalité, que cela plaise ou non aux actuels dirigeants chinois. Peut-être sont-ils trop vieux pour changer d'avis et prendre les décisions qui s'imposent. Il importe de leur faire comprendre qu'il est dans leur propre intérêt de voir la réalité et de s'engager sur la voie de la discussion : il en va de la stabilité du pays et de leur propre avenir. Les bouleversements dont nous avons été témoins ces dernières années sur la scène internationale indiquent qu'en Chine aussi, il y aura des changements. »

Pourtant, à chaque voyage, l'aggravation de la situation est manifeste. Comment faire fi des ravages programmés, ignorer le crime en cours, détourner les yeux comme tant de fois auparavant, ailleurs, en prétextant l'impuissance pour laisser faire tout en invoquant la modernisation ou le progrès pour masquer la complicité ? Se résigner sous couvert de *karma*, en disant

qu'après tout, face à l'éternité, toutes les civilisations sont mortelles, comme le sont les créations et leurs œuvres, comme toute beauté est éphémère ? Est-ce une raison suffisante pour les laisser assassiner ? Et puis, la grande leçon de l'impermanence, celle précisément du bouddhisme, tibétain ou autre...

Remonter le temps... Irréductible, l'impossibilité s'impose, car tel est le sens de la flèche dans ce monde qui est le nôtre. Même si, parfois, il paraît se figer, ne serait-ce qu'un instant. Comme cette fois-là, sur la rive ensoleillée du Tsangpo, cette piste poussiéreuse lors du premier voyage, quand notre véhicule avait rendu l'âme au soleil flamboyant de l'après-midi tandis que nous étions en route vers la deuxième ville du pays, Chigatsé, la traditionnelle rivale de Lhassa, plus collet monté et plus jalouse de ses prérogatives. Légèrement désorientés par la mésaventure, nous regardions le chauffeur s'affairer en gants blancs sous le capot béant, notre accompagnateur soucieux de ne pas voir la dizaine de ses ouailles décidément peu enclines à la discipline s'éparpiller dans le décor ou s'empressement de photographier ce qui se passait à portée d'objectif.

Le décor pourtant ne manquait pas de grandeur : les flots roulaient en apparence calmes, avec çà et là juste des tourbillons fougueux enlaçant des rochers affleurant timidement, alors que le ferry lourdement chargé tanguait au milieu du gué. Sur la rive d'en face, on distinguait des

silhouettes informes engoncées dans des houpelandes à col fourré près d'un muret de ballots et de sacs ventrus entassés au-dessus du ponton d'accostage.

De ce côté-ci du fleuve, une longue file de camions militaires bâchés s'étirait pour aller se perdre au-delà de la vue, au-delà du coude de la route. Il leur en faudrait du temps, des heures sans doute, à ces soldats affublés de masques de gaze pseudo-médicale pour passer sur l'autre rive ! Mais qu'importait : ici, les heures prenaient un rythme différent, de toute manière la région était censée officiellement fonctionner selon l'heure de Pékin, et dans les faits, les Tibétains gardaient leurs habitudes, comme dans toutes les campagnes du monde, ils s'orientaient au rythme du soleil. Seuls les soldats n'étaient pas à la fête : dans les casernes, la diane avait beau sonner à huit heures et demie du matin, il faisait encore sombre et froid sur le haut plateau, où le jour pointait à partir de neuf heures...

Le front en sueur et le regard noir, ses gants blancs maculés de cambouis, le chauffeur du minibus perdait son flegme, sinon la face. Notre petit groupe s'était résigné à la patience, faute d'autre solution : quelques camions militaires étaient bien passés en direction de Chigatsé, mais l'accompagnateur péremptoire avait sèchement interdit toute velléité d'auto-stop. Le soleil s'en allait tranquillement son chemin, le vent frissonnait dans les arbres, la litanie de l'eau gonflait, des enfants surgis de nulle part nous

dévisageaient du coin d'un œil interrogateur en nous côtoyant. Il y avait un hameau lové derrière la colline.

Vêtue de bure sombre, une hotte vide sur le dos, une paysanne s'arrêta soudain à ma hauteur, le regard attiré vraisemblablement par une bague. Elle me prit gentiment la main et fit mine d'examiner l'anneau, puis me proposa un échange – la mienne contre la tienne –, en exhibant une turquoise joliment veinée. Nous éclatâmes de rire. Alors, dans un souffle, le regard planté dans le mien, elle lâcha doucement : « *Dalai Lama you know ?* » La formulation était approximative, mais le sens précis : je me contentai de hocher la tête. Ses yeux se plissèrent comme si elle voulait cacher les milliers d'étoiles qui venaient de s'y allumer, elle saisit ma main et la porta à ses lèvres avant de partir d'un pas rapide. Figée de stupeur, c'est à peine si je lançai un regard de biais vers mes compagnons de voyage, comme pour m'assurer que nul n'avait rien vu. Qu'avait-elle voulu me faire comprendre ?

Déjà, quelques jours auparavant, à peine débarqués à Lhasa dans une caserne désaffectée toilettée pour la circonstance en auberge spartiate, au bout de quatre heures d'une piste caillouteuse pour franchir la petite centaine de kilomètres – il y avait à peine une ébauche de tracé de route en 1984 – entre l'aéroport et la cité mythique, la réalité s'avérait déroutante. Après tant d'années d'isolement imposé par Pékin, le Tibet semblait devoir bénéficier d'une

timide velléité d'ouverture, certes sous haute surveillance, mais peut-être profitable. Restait à voir à qui. En tout cas, d'importants travaux d'infrastructures étaient en cours sur le tracé de la future route de Gongkar à la capitale, pardon – au chef-lieu de la région autonome créée en 1965 et qui n'avait pas encore officiellement vingt ans. Comment ces deux décennies s'étaient-elles écoulées, quels en avaient été les avantages pour la population locale ?

Des centaines de soldats verts, lunettes noires et chapeau de paille vissé sur le crâne, cassaient des cailloux, tandis qu'à Lhasa, des équipes d'ouvriers uniformément gris se relayaient jour et nuit pour construire les deux premiers hôtels de la ville – l'un entre le Potala et le Norbulingka qui allait devenir plus tard le premier *Holiday Inn* du lieu, et l'autre plus central, le futur *Sunlight*, à quelques centaines de mètres de ce qui était encore un simple institut d'éducation voué à changer de titre l'année suivante pour se transformer ainsi du jour au lendemain en « université ».

Découvrir Lhasa, se trouver soudain dans cette cité si longtemps inaccessible tenait encore à l'époque de la réalisation d'un vieux rêve. L'attrait du fruit défendu n'était pas étranger à cette sensation, mais il y avait aussi en sourdine comme un muet appel d'urgence. Malgré toutes les vicissitudes et la sauvagerie des destructions froidement exécutées – comme on exécute un arrêt de mort –, la ville était encore viscéralement tibétaine. Avec tout ce que cela supposait

de surprenant, d'inconfort et aussi de familier, grâce aux lectures antérieures et aux rares images disponibles d'avant 1950. D'avant l'occupation chinoise.

Autrefois, les difficultés pratiques d'accès, les tracasseries administratives de voisins peu accommodants, le quant-à-soi des autorités tibétaines elles-mêmes, sans négliger les aléas d'un voyage somme toute aventureux, suffisaient à assurer une manière de cordon sanitaire autour de cette forteresse naturelle que reste le haut plateau tibétain. Une fois qu'on y a posé le pied, la sensation est presque physique de saisir pourquoi les dirigeants du Pays des neiges étaient plutôt enclins à regarder de haut le monde turbulent au pied de leur rempart montagneux. La mainmise de Pékin a accentué la tendance, s'agrémentant du bouclage quasi hermétique des frontières même avec des voisins aussi inoffensifs que le Népal ou le Bhoutan, et d'un refus systématique de visa à tout étranger, sauf à montrer patte blanche et à être acquis par avance aux thèses officielles du régime. La brutale irruption de l'histoire, incarnée par les troupes chinoises d'occupation, a fait passer un cyclone dévastateur sur une société repliée sur elle-même, peu au fait des vastes enjeux qui tourbillonnaient autour d'elle, soudainement à la merci de l'accélération des événements. Et cela, à l'abri du moindre regard extérieur.

Un adage japonais prétend qu'à détruire un pays restent ses montagnes et ses rivières. Au